

PIERRE MAËL
LA
MARMOTTE

HACHETTE

PIERRE MAËL

LA MARMOTTE



HACHETTE

vingt-quatre heures, entre la frontière italienne et Paris.

Ce jour là, au nombre des passagers du convoi qui prenaient pied sur le débarcadère d'asphalte, se trouvait un petit garçon de neuf à dix ans, mince et de taille exiguë, quoique bien constitué, et gardant sur son visage les bonnes couleurs de santé dont l'avait peint le vent des Alpes de la Maurienne.

Il était pauvrement, mais proprement et même chaudement vêtu d'une vareuse de grosse laine, de culottes se prolongeant en braies, que des bandes, aussi de laine, reliaient à des galoches couvertes de cuir. Une casquette, dont les oreillettes étaient relevées, coiffait sa tête, qu'on devinait rasée. L'enfant n'avait d'autre bagage qu'un paquet de hardes enfermé dans une serviette de grosse toile, et une caisse de bois blanc d'assez grandes dimensions.

Tandis qu'ahuri par le bruit et le mouvement de la gare, il hésitait sur la direction qu'il devait prendre, une voix mi-joviale, mi-bourru l'apostropha.

« Hein ! ce n'est pas ici comme à l'auberge de la Mule, quand s'arrête la guimbarde au père Marot, pas vrai, petit homme ? »

L'enfant s'arrêta court, leva la tête et vit

devant lui un personnage de taille moyenne, assez gros, avec une barbe mal entretenue, des mains énormes et des pieds chaussés de souliers à clous, aussi larges que longs.

Avant que le gamin eût formulé une question, l'homme reprit :

« C'est pour moi que tu viens, l'apprenti, car je pense que c'est bien toi qui es Jean Martinoz, de Saint-Michel-sur-Arc, comme me l'annonce une lettre de votre maire. Et moi, je suis Pierre Glandoz, le patron qui doit t'enseigner ton métier. »

La figure de l'enfant s'éclaira d'un sourire. Celle du « patron » Glandoz n'était pas méchante.

« Oui, monsieur Glandoz, c'est moi, Jean Martinoz. »

— C'est tout ce que tu as en fait de frusques ?

— Oui, monsieur.

— Et cette caisse, qu'est-ce que tu en fais ? »

Il y eut un nouveau rayon de joie sur la face rose.

« Ça, c'est Joséphine. »

« M. Glandoz » eut un rire tonitruant.

« Ah ! C'est Joséphine ? Tous les mêmes, les fils de la montagne. Il leur faut apporter quel-

que chose du pays. Et qu'est-ce que tu veux que j'en fasse de ta bête?

La figure du petit garçon, jusque-là confiante, s'assombrit tout d'un coup. Il leva sur le gros homme des yeux étonnés, où bientôt l'inquiétude se manifesta. Des larmes parurent sourdre sous les paupières, tandis que les lèvres hésitantes balbutiaient de vagues défenses, des prières en faveur de la caisse mystérieuse.

Le « patron » Savoyard n'était certainement pas un méchant homme. Il allongea un coup de poing amical à l'épaule du garnement, en disant :

« Allons ! Allons ! Ne te tourne pas le sang, petit. C'était pour te faire peur. Nous la garderons, ta Joséphine. La bourgeoise l'aimera bien et la soignera. Allons ! Houp ! Enlevez le ballot. Il y a loin d'ici à la Butte. »

Et prenant la boîte des mains de Jean Martinot, le patron Glandoz sortit de la gare, suivi de l'enfant, pour gagner la place de la Bastille et le chemin de fer de Vincennes.

Brusquement immergé dans l'atmosphère parisienne, dans le mouvement fiévreux de la rue, le tumulte de la circulation, le vacarme des voitures, le petit montagnard passait de stupeur en stupeur. Tout lui était nouveau.

Ce bruit, cette cohue, cette indifférence pressée de la foule le plongeait en une sorte d'hébétéude, lui étaient jusqu'à la faculté de penser. Hommes et choses passaient devant ses yeux comme des points imprécis, tantôt illuminés d'une tache de soleil, tantôt couverts de l'ombre des hautes maisons, semblables à des palais.

Jean s'en allait machinalement dans cette inconscience personnelle, à travers cette effervescence d'une vie extérieure dont rien, dans le passé, n'avait pu lui donner une idée.

Si, dans le pays superbe et rude qu'il venait de quitter, les sommets gardaient leur majesté souveraine, écrasant de leurs masses les humbles dimensions des habitations, ici l'industrie de l'homme prenait sa revanche; il n'y avait point de montagnes, mais les maisons escadaient le ciel et paraissaient d'autant plus hautes qu'aucun terme de comparaison n'en amoindrisait le niveau suréminent.

Pourtant, sur la place de la Bastille, la Colonne de Juillet effara quelque peu les prunelles de l'enfant. Qu'était-ce que ce cylindre de fonte, surmonté d'une statue bizarre en équilibre sur un pied?

Jean n'eut pas le loisir d'approfondir les

Et elle écrasa du dos de sa grosse main une larme montée soudain dans ses paupières.

« Ne parle pas de ça, Polline, fit l'homme bourru. Je l'aurais bien vu sans que tu le dises, va. Et fais-nous souper vite, car il est sept heures bien passées. »

Il promena son regard autour de lui.

« Est-ce qu'ils sont tous rentrés ? »

— Non, pas tous. Il manque Charlot et Louis. Ils sont allés travailler loin, tu sais.

— Oui, je sais, à Passy, pour le compte d'une Compagnie, qui a là six maisons de rapport. Tout de même, on pourrait commencer sans eux. »

En ce moment, un petit cri assez semblable au gloussement d'une poule monta des profondeurs de la caisse de sapin.

« Hein ! s'exclama Apolline Glandoz, il y a donc une bête là-dedans ? »

Le patron fut pris d'un accès d'hilarité aussi tonitruant que celui qui l'avait secoué à la gare de Lyon.

« Eh oui ! il y a une bête, Polline, une bête de chez nous, une marmotte. »

Jean avait tremblé de la tête au pied. Comment la « patronne » allait-elle prendre la chose ?

Mais la bonne face charbonnière de Mme Glandoz s'était épanouie d'un bienveillant sourire.

Elle regarda le garçonnet.

« Une marmotte? Elle est à toi, petit?

— Oui, madame.

— Fais voir? »

Jean encouragé, se pencha sur la boîte, dont le couvercle, percé de trous, pour laisser entrer l'air, était sommairement fixé par une grosse ficelle. Il en retira un animal trapu, massif, de la taille d'un fort lapin, mais à pelage moins soyeux, d'un roux terne, marqué de noir sur le dos, et qui, posé sur le carreau de la pièce, cligna des yeux comme ébloui par la lumière de la lampe.

« Salue la dame et la compagnie, Joséphine », commanda le petit garçon.

Tout aussitôt la marmotte s'assit complaisamment sur son train d'arrière, ramena ses pattes de devant à la manière d'un chien qui « fait le beau », inclina gauchement sa tête camuse à droite, à gauche, en faisant claquer sa mâchoire et montrant les incisives d'une bouche pareille à celle d'un rat.

« Oh! qu'elle est drôle! » s'exclama Mme Apolline.

Et, prise de sympathie, elle caressa l'encolure et le dos de l'inoffensif animal.

Jean comprit qu'il avait partie gagnée.

La patronne l'interrogeait.

« Elle est vieille, ta Joséphine, mon gosse?

— Oh ! non, madame. Elle est du printemps dernier. Elle va avoir un an.

— C'est toi qui l'as élevée?

— En partie. C'est surtout Esther.

— Qui est-ce ça Esther?

— C'est ma sœur aînée, madame, répondit l'enfant, dont une buée humide voila un instant les paupières.

— Ça coûte-t-il cher à nourrir?

— Oh ! non, madame, un sou de marrons ou de noix tous les deux jours, et le reste du temps les croûtes de pain. En été aussi des choux ou de l'herbe. Ça mange de tout.

— Et, si on voulait la régaler, cette bête ? »

Jean sourit.

« Il ne faudrait pas laisser traîner du beurre, ni du lait. C'est ce qu'elle aime par-dessus tout. »

Par une porte, au fond de la pièce, quatre enfants étaient entrés, accompagnés de deux hommes plus jeunes que le patron Glandoz. Ils s'étaient rapprochés sans bruit du garçonnet.

et de la marmotte, qu'ils considéraient avec émotion. C'était comme un peu de la terre natale, un peu du grand souffle des montagnes, que leur apportaient cet enfant et cette petite bête.

Jean les aperçut et cessa de parler. Tant de monde l'impressionnait.

« Allons ! la bourgeoise, réclama le patron. Donne-nous la soupe. Tant pis pour Louis et Charlot. Nous les attendrons, les pieds sous la table. Il n'y a rien de tel, pour faire venir les gens en retard. »

M^{me} Glandoz commanda :

« Ça, Jacques et Petit-Louis, à la besogne. Mettez le couvert. »

Jacques et Petit-Louis étaient deux garnements du même âge à l'apparence que Jean Martinoz, mais plus anciens que lui dans le métier. Ils étaient orphelins l'un et l'autre. M^{me} Glandoz en avait fait ses collaborateurs immédiats, ses aides de cuisine et de ménage toutes les fois qu'ils n'étaient pas retenus au dehors par leurs occupations professionnelles.

Ils eurent tôt fait de passer un torchon sur la grande table en bois blanc qui occupait le milieu de la vaste pièce. Après quoi, ils y placèrent les écuelles de faïence jaune, les bols

avait enduré les effets de ces fureurs d'ivresse. Chaque fois que sa recette était inférieure, il ne rentrait qu'en tremblant au logis, où les coups et les injures étaient sa seule gratification.

Car on ne lui tenait aucun compte de ses sorties fructueuses, maintenant que, mieux habitué aux courses dans Paris, il poussait ses incursions lointaines jusqu'au cœur de la grande ville, aux Champs-Élysées, au Parc-Monceau.

Il lui était arrivé même de rentrer triomphalement rapportant deux francs d'un seul coup. Oui, deux francs, mais cette fois, une faveur céleste semblait l'avoir couvert de sa protection.

La chose s'était produite aux approches de Noël. Polline, émue de compassion, avait mis dix sous dans la main de l'enfant, en lui indiquant le véhicule à prendre pour descendre jusqu'au Jardin du Luxembourg. Sa générosité avait été bien inspirée.

Le ciel était très pur; le soleil y régnait en maître. La gelée, qui mettait du bleu dans la voûte, n'avait pas voulu du concours de la bise.

Aussi les enfants étaient-ils en nombre dans les larges allées du parc de Marie de Médicis.

Tout de suite le petit Savoyard avait attiré

un cercle de marmots riches. Joséphine, peut être flattée de se voir entourée d'une telle assistance, avait étalé toutes ses grâces sous les yeux de ce public distingué.

Jamais elle n'avait mieux dansé, ni porté, ni présenté les armes, ni balancé sa pesante petite personne en révérences aussi multiples que variées, à la cadence du chant rudimentaire :

Ma marmotte a mal au pied.
Il faut lui mettre un emplâtre.
Quel emplâtre y mettrons-nous ?
Un emplâtre de plâtre.
 Au pied de mi,
 Au pied de ma,
Au pied de ma marmotte.

Ah ! Elle était bien de circonstance, cette chanson entonnée par la voix inculte du gamin, qui traînait encore la jambe qu'il avait gardée quarante jours emprisonnée dans un moule de plâtre. Et Joséphine semblait vouloir traduire ces paroles, elle qui avait subi également la fracture de sa patte sous les mauvais traitements du patron Pierre Glandoz.

Le succès avait été considérable. La monnaie de billon avait plu littéralement. Il y avait trente sous à présent dans la poche du

— Trouvée? questionna M. Huguet.

— Oui, expliqua Jean. Je l'ai trouvée dans la montagne, à un kilomètre de notre maison.

— Raconte-nous ça, gamin, » demanda l'entrepreneur intéressé.

Jean fit très simplement son récit.

« Oh ! Je n'y ai pas eu grand mérite, la peine de la ramasser, et rien de plus. La veille de ce jour, des carriers, en creusant une mine, avaient mis à découvert l'entrée d'un terrier de marmottes.

— Un terrier, interrompit Suzanne. Elles nichent donc sous terre.

— Et profondément, je vous prie de le croire. Elles forent une galerie très longue, en pente, dont la partie la plus élevée est une sorte de chambre, un dortoir, car elles y habitent en famille. Elles creusent ce souterrain pendant l'été, le meublent de paille ou, à défaut de paille, de brindilles et de feuilles sèches. Quand le froid arrive, elles s'y enferment pour dormir.

— Pour dormir? demanda encore Suzanne.

— Oui, mademoiselle, pour dormir... jusqu'au printemps.

— Et elles ne mangent point pendant tout ce temps-là?

— Non. Elles économisent la nourriture. »

M. Huguet se mit à rire, et dit à sa fille :

« Voyons, Suzette, est-ce que tu ne connais pas le proverbe : « Qui dort dîne » ? Les marmottes le mettent en pratique.

— Oh ! les pauvres bêtes ! Et elles jeûnent comme ça au moins six mois ?

— Pas tout à fait, mais bien quatre, reprit Jean.

— Elles ne doivent pas être grosses au réveil ?

— Non, pour sûr. Elles n'ont que les os et la peau.

— Mais elles doivent étouffer dans ce trou ?

— Non. Elles ménagent en bas des orifices d'aération. Ce sont des caves très bien comprises. Et je vous garantis que c'est bien clos. Il est plus facile d'entamer la roche elle-même que de forcer le conduit là où elles l'ont bouché en maçonnerie. »

M. Huguet intervint.

« Voyons, Jean. Ne nous en contes-tu pas un peu ? Les marmottes font de la maçonnerie ?

— Comme les castors, oui, monsieur.

— Et c'est dans un de ces trous que vous avez trouvé Joséphine ?

— Dans le terrier, qu'avaient éventré les

ouvriers, ou plutôt à l'entrée du terrier. Ils y avaient ramassé cinq bêtes, petites et grandes. Ils n'avaient pas vu Josse, ou, peut-être, l'avaient-ils crue morte. Toujours est-il que la pauvre petite qui tétait encore, n'ayant plus sa mère, sortit, elle aussi, du terrier. Mais, comme elle était très faible, elle défaillit au grand air. Je la pris et l'apportai à la maison. Maman, mes sœurs et moi, la soignâmes avec précaution. Nous lui fîmes boire du lait avec des « pou-pées » en chiffons. Elle se laissa faire et ne voulut pas mourir. Un mois après, elle était sur ses pattes et courait toute la maison, comme un chat. Elle nous aimait bien et ne se montrait farouche qu'envers les chiens, ainsi qu'elle a fait tout à l'heure. C'est comme ça que j'ai eu Joséphine. »

Suzanne quitta sa place et courut jusqu'au réduit de la marmotte, afin de lui prodiguer de nouvelles marques de son attendrissement.

« Pauvre petite Josse ! Je ne savais pas que tu étais une enfant trouvée. »

A partir de ce jour, l'existence de la bête expatriée, mieux qu'heureuse jusque-là, devint réellement une vie de cocagne.

Sa querelle avec le carlin, l'histoire de son origine hasardeuse et précaire, en firent l'en-

RENOUVEAU

père. Il est toujours blanc. Comment est-ce qu'il fait pour ne pas se salir? C'est bien noir la cheminée. Est-ce que c'est vrai qu'il y a des petits enfants qui y montent? L'autre jour, maman disait à Georges : « Tu es noir comme un ramoneur ! »

Et M^{me} Linette, de son vrai nom Madeleine, sollicitait du grand-père une de ces histoires comme il en savait raconter à sa petite-fille. Et, chaque fois, elle étendait ses bras dans toute leur longueur, en expliquant son geste :

« Une histoire grande comme ça. »

Et s'il se faisait trop prier, le grand-père, Linette grimpait sur ses genoux et frottait son museau rose aux joues d'une barbe quotidiennement rasée.

Alors, le bon papa ne résistait plus et payait son invariable tribut :

— « Il y avait une fois un petit garçon de dix ans qui était bien pauvre, bien pauvre. Il avait quitté son pays, sa mère et ses sœurs. Il était venu à Paris pour gagner un peu d'argent, et, de son pays de montagnes, il avait emporté une marmotte.

— Qu'est-ce que c'est, une marmotte, grand-père?

— C'est une bête pas belle, ma chérie, avec

un gros museau **canus** et un poil moitié gris moitié jaune. Ça passe une moitié de sa vie à dormir et l'autre à danser, comme les ours, quand on le leur apprend en chantant, avec une boîte à musique qu'on appelle **vielle**.

— Et la marmotte du petit garçon dansait?

— Oui, pas souvent, parce que le petit garçon n'avait guère le temps de la promener. Il faut dire qu'il était ramoneur.

— Ah ! Il montait dans les cheminées ? Pourquoi faire ?

— Pour les ramoner, donc ! Le petit garçon se glissait dans le tuyau les pieds nus. Avec les mains et les genoux, il grimpait, et ses crochets lui servaient à se fixer pour ne pas tomber. Il allait comme ça jusque sur les toits des maisons, six, huit, dix fois par jour. Le soir, il rentrait avec le patron, un homme qui n'était pas toujours tendre, et il mangeait de la soupe aux fèves, et il recevait plus de coups que de sous.

— Il était méchant, ce patron.

— Il y a des hommes méchants, et des bons, ma chérie.

— Alors ?...

— Alors, il arriva qu'un vilain jour, pendant que le petit ramoneur était dans la che-